

Correo Internacional



Publication de la LIT-QI. Nouvelle époque. Num. 131
Juillet 2007

La délégation de Conlutas et le peuple haïtien ont exigé :

Les troupes de la Minustah hors de Haïti, maintenant !

Durant la dernière semaine de juin 2007, une délégation de Conlutas (Coordination Nationale de Luttés) du Brésil a visité Haïti. En faisaient partie, des dirigeants syndicaux, sociaux et estudiantins, et des représentants du PSTU et du PSOL (Parti Socialisme et Liberté). Ils avaient été invités par l'organisation syndicale haïtienne Batay Ouvriye (bataille ouvrière) et ont eu l'opportunité de rencontrer le président haïtien, René Préval, le commandant de la Minustah (les troupes de l'ONU), et l'ambassadeur brésilien dans le pays. Ils ont aussi eu plusieurs réunions avec des travailleurs, des paysans et des secteurs populaires. Lors de ces activités, la délégation a remis la « Lettre au Peuple Haïtien », que nous reproduisons dans cette édition.

La délégation de Conlutas a repris ainsi la vieille tradition de **l'internationalisme ouvrier et populaire**. Plus spécifiquement, elle a honoré le principe, aujourd'hui malheureusement presque tombé dans l'oubli, que **si un pays (le Brésil) opprime un autre plus faible (Haïti), les travailleurs du pays oppresseur doivent soutenir le peuple opprimé et combattre avec lui contre leur propre gouvernement et leur propre bourgeoisie**.

Dans ce cadre, une grande campagne unitaire internationale s'avère indispensable (spécialement en Amérique Latine) pour exiger : **les troupes de la Minustah hors de Haïti, maintenant !** Et pour soutenir **la lutte du peuple haïtien pour récupérer son indépendance nationale**.

Les lettres qu'Eduardo Almeida Neto (dirigeant du PSTU et de la LIT-QI) a envoyées au cours des activités, en donnant un rapport détaillé. Finalement, nous incluons la dénonciation qu'a fait Batay Ouvriye concernant les menaces qu'elle a reçues de bandes armées et de la Minustah.

<BOX 1>

Lettre de Conlutas au peuple haïtien

« AUCUN PEUPLE NE PEUT ETRE LIBRE S'IL OPRIME UN AUTRE PEUPLE »

Une fois de plus, Haïti est occupé, cette fois, par des troupes latino-américaines. Des pays opprimés oppriment un peuple encore plus opprimé. Sous la fausse couverture de la « défense de la démocratie », est imposée l'oppression, l'exploitation, la misère, en souillant le sol de votre pays

avec le sang de vos gens. En réalité, c'est une intervention qui blesse la souveraineté du peuple haïtien, en permettant à l'impérialisme de l'exploiter encore plus et de transformer le territoire haïtien en une plate-forme d'exportation des produits des entreprises multinationales. Le gouvernement brésilien de Luiz Inácio Lula da Silva a le commandement des troupes militaires dans ce territoire, accomplissant ainsi un néfaste rôle d'agent de l'impérialisme oppresseur. Les travailleurs et le peuple brésilien n'approuvent pas ce crime.

Au contraire, à l'héroïque peuple haïtien, qui a été le protagoniste de la première et unique révolution victorieuse d'esclaves, à la première nation à conquérir l'indépendance en Amérique Latine, au peuple qui a fait face avec bravoure à tant de dictatures dans son histoire et qui a accueilli Simón Bolívar, en fortifiant ses idéaux de liberté, nous voulons dire ce qui suit :

Nous serons avec vous dans la lutte pour libérer votre territoire de l'occupation et nous ne sommes pas seulement solidaires, nous faisons partie d'une même lutte. Bien qu'à distance, nous livrons une seule bataille contre la colonisation impérialiste. Nous croyons, comme Augusto Sandino, que la liberté ne s'implore pas, elle se conquière.

Nous, les signataires de cette lettre, nous sommes sur le "théâtre d'opérations", nous faisons partie de cette scène. Nous partageons vos angoisses et vos souffrances et nous nous joignons aussi à vous dans la tranchée de la résistance, de la recherche de l'autodétermination de nos peuples. Nous rêvons le même rêve de liberté. Votre lutte est notre lutte, votre victoire sera notre victoire, la liberté d'un peuple est un motif de joie dans toute l'humanité.

***Pour le retrait immédiat de Haïti des troupes brésiliennes et d'autres pays
Pour l'autodétermination du peuple haïtien***

<BOX 2>

Jour 1

« BIENVENUE A HAÏTI, LA REBELLE ! »

Le premier contact avec Haïti est Port-au-Prince. Les quartiers rappellent les collines de Rio de Janeiro. Les troupes brésiliennes envahissent ces quartiers, y fusillent, tuent et s'en vont. En descendant de l'avion, la chaleur est suffocante. Le peuple haïtien est noir et beau. Le pays est connu par la misère impressionnante, par 80% de chômage. On ne connaît pas l'histoire d'un peuple qui a fait la première révolution noire et la première révolution anti-coloniale victorieuse, qui a mis en échec la dictature sanguinaire de Duvalier en 1986. Un jour, il va se rebeller de nouveau face à cette misère.

Nous sommes accueillis par les camarades de Batay Ouvriye, une organisation syndicale et populaire de poids, qui combat contre l'occupation. Ils nous emmènent directement à une réunion de réception dans un de leurs sièges à Belair. Le long du chemin, nous voyons des soldats brésiliens dans les rues, armés jusqu'aux dents, une copie des yankees en Iraq.

Une quarantaine de personnes nous attendent. La délégation brésilienne inonde la maison. Les visages sympathiques des haïtiens nous mettent très à l'aise. Sur le mur, il y a une affiche en créole : « now se wowoli, nam mitan pitini ... » (nous sommes de petites plantes, mais en grand nombre ; ils peuvent nous fouler aux pieds mais ils ne peuvent pas nous enlever l'arôme). George, de Batay Ouvriye, entame l'activité. Un ouvrier nous raconte comment les troupes brésiliennes répriment les mobilisations. Un sans-terre parle d'occupations, une ouvrière des maquiladoras raconte que les usines n'admettent pas les syndicats. Les salaires des ouvriers des maquiladoras sont de 60 dollars par mois. Marceline, une vieille ouvrière, montre les dents qui lui manquent. Elle dit que le directeur d'une usine l'a frappée, l'a jetée au sol et lui a cassé les dents. Elle dit qu'elle a déjà les

cheveux blancs et qu'elle ne va pas voir le jour de la révolution, mais que la révolution viendra et que ses petits-fils vont pouvoir vivre mieux. Toninho, du Syndicat des Métallos de São José dos Campos (São Paulo) et du PSTU, donne la lettre apportée du Brésil, avec des centaines de signatures. Tous applaudissent. Marceline parle de nouveau pour dire que la lettre seule ne résout pas la question, qu'il faut combattre.

Sur le chemin vers l'hôtel, un autre camarade de Batay montre les statues de Toussant L'Ouverture et Dessaline, héros de l'indépendance haïtienne. Il nous informe sur la grève des autobus, qui est à son dixième jour et qui a été presque une grève générale, parce que les gens ne pouvaient pas et ne voulait pas aller travailler. La température monte : « *Bienvenue à Haïti, la rebelle !* ».

<BOX 3>

Jour 2

REUNION AVEC L'AMBASSADEUR ET RENCONTRE AVEC DES ETUDIANTS

Le matin, il y a la rencontre avec l'ambassadeur du Brésil, Paulo Cordeiro d'Andrade, et avec le commandant des forces de l'ONU, le général Carlos Alberto Santos Cruz. Le diplomate est bien plus qu'un ambassadeur à Haïti. Il accomplit des tâches de gouvernement (on dit ici qu'il commande plus que le président lui-même). (...)

La réunion est une confrontation. Toninho expose notre position et donne la lettre que nous avons apportée du Brésil, qui exige le retrait des troupes. L'ambassadeur et le général ont bien préparé la réponse. D'autres membres de la délégation attaquent l'occupation. Notre journaliste divulgue le débat sur le blog de Conlutas. L'argument de l'ambassadeur est astucieux : il y a aujourd'hui davantage de tranquillité à Haïti grâce aux troupes brésiliennes et d'autres pays, parce que les actions des bandes armées de Lavalas (le groupe militaire d'Aristide, le président déchu) ont diminué. Il s'agit d'une action « nécessaire ». L'ambassadeur dissimule toutefois pour qui cette « tranquillité » est nécessaire. (...) Elle est nécessaire pour attirer les « investissements » et pour qu'on applique un plan économique néo-libéral extrêmement dur dans le pays.

Le but est de garantir le plan de privatisations annoncé par le président Préval : téléphonie, santé, ports et aéroport, ainsi qu'une augmentation de presque 40 % du prix des combustibles. Les troupes brésiliennes essaient de garantir la « tranquillité » pour la bourgeoisie et pour les impérialistes. En passant, ils répriment les grèves, comme celle de Larsco, où les soldats sont entrés dans l'usine pour attaquer les travailleurs. La réunion se termine sans aucun accord. (...) La presse locale commence à parler de nous.

L'après-midi, nous avons une discussion avec les étudiants de l'Université de Haïti. Hier, il y a eu une confrontation des étudiants avec la policier locale, qui a laissé cinq étudiants blessés. L'université était presque vide et l'activité n'était pas assurée. Le salon s'appelle Alejandra Kollontai (célèbre révolutionnaire russe de 1917). Les étudiants arrivent, ils sont plus de deux cent. Toninho expose l'objectif de la délégation et est très applaudi. Janira, de Conlutas et militante du PSOL, décrit la réunion du matin avec l'ambassadeur. Bosquet, dirigeant étudiant de Conlutas et militant du PSTU, bon agitateur, soulève l'assemblée et est applaudi.

De retour à l'hôtel, nous assistons à une scène incroyable : sur la terrasse d'une maison, une télévision transmet le match Brésil-Mexique. Quelque trois cent personnes s'agglomèrent sur les trottoirs, envahissent la rue et obligent les voitures à s'ouvrir un chemin au son du klaxon. Nous décidons de voir le reste du match avec les Haïtiens. L'enthousiasme est incroyable, même si la sélection n'y contribue pas beaucoup. (...) Personne ne peut se payer ne fût-ce qu'une bière, à cause de la misère. A la fin, ils protestent contre Dunga. En voyant cet enthousiasme, ces fans plus

enthousiastes que les Brésiliens, on se rend mieux compte du jeu criminel de Lula : pour bénir l'occupation militaire, il a amené la sélection brésilienne pour jouer en Haïti. Il manipule ainsi une forte identité culturelle et ethnique des Haïtiens avec les Brésiliens, au service d'une politique réactionnaire. Même ainsi, les camarades de Batay Ouvriye disent qu'il y a des tags disant : « Adriano oui, Ribeiro non ». Adriano est un joueur d'une sélection brésilienne précédente. Ribeiro est le général qui dirigeait les troupes à l'époque.

<BOX 4>

Jour 3

RENCONTRE AVEC LE PRÉSIDENT

CE SONT LES TROUPES DE L'ONU, QUI COMMANDENT DANS LE PAYS

Aujourd'hui, nous sommes allés parler avec le président René Préval. En arrivant, il y a toutes les apparences et formalités du pouvoir : un palais luxueux, tout blanc, décoré avec des bustes en bronze des héros de la libération du pays et les fouilles avec détecteur de métaux et policiers méticuleux. Rien qu'une apparence : le président est un fantoche, soutenu par les troupes de l'ONU, dirigé par l'ambassade brésilienne.

Nous nous asseyons et Préval entre immédiatement, attentif et gentil. (...) Toninho présente la lettre. Préval répond en remerciant pour la solidarité. Il dit qu'il est d'accord que les troupes doivent partir, mais pas maintenant. Citation de Mao : «*Il faut comprendre quelle est la contradiction principale et quelle est la secondaire à chaque moment* ». Les bandes armées du trafic de drogues sont encore fortes et l'Etat haïtien n'a même pas de police. Ces bandes seraient donc la contradiction principale, non les troupes étrangères. Dès que possible, les troupes seraient retirées. Je lui réponds que nous déplorons qu'il défende l'occupation, que la polarisation n'est pas entre les troupes et les bandes armées du trafic de drogues, mais entre les troupes et les luttes des travailleurs de Haïti, et que nous n'étions pas là pour être solidaire avec lui mais avec le peuple haïtien qui combat contre les troupes et contre lui.

La gentillesse a pris fin immédiatement : il nous a attaqué comme « gauchistes », il est devenu nerveux, mais il n'a rien répondu. Aderson, représentant de l'Ordre des Avocats du Brésil, a dit qu'il était là pour préparer un rapport pour l'OAB sur la situation des droits de l'homme à Haïti et qu'il voyait des abus des troupes. A ce moment-là, il y a eu quelque chose de très étonnant. Tout à coup, Préval, s'est mis sous la table. Il y en a qui pensaient qu'il s'était évanoui, d'autres, qu'il y avait un certain problème de sécurité. Après trente secondes, il est apparu de nouveau, en souriant. Selon ce que nous avons compris, c'était une plaisanterie, pour feindre qu'il ne pouvait pas entendre ce qu'on lui disait. Il a été ridicule et pathétique : un président accroupi sous la table ! La réunion a duré encore presque une heure, toute la délégation mettant en question l'occupation, mais il n'a répondu à rien. Voilà un indice de fragilité du gouvernement : pendant une heure, il est durement mis en question par nous, ne répondant à rien, mais sans nous jeter dehors.

Une autre partie de la délégation est allée parler avec le ministre du travail et la responsable des zones franches. Ces réunions étaient importantes pour que Batay Ouvriye présente au gouvernement une liste d'exigences, mais elles ont aussi servi à montrer l'attitude de ce gouvernement. Un des fonctionnaires a défendu la répression en disant que les haïtiens «*étaient paresseux et sans discipline* ». Un autre fonctionnaire a dit qu'il ne pouvait pas être «*sentimental* » avec les femmes enceintes si elles ne répondaient pas aux règles du travail. Il l'a dit à cause d'un fait honteux : une travailleuse enceinte a été frappée et a été jetée dans la boue parce qu'elle participait à une mobilisation. La justice a reconnu le fait comme un «*délit* » mais n'a décidé aucune punition afin de «*ne pas nuire aux investissements* ».

<BOX 5>

Jour 4

CAP HAÏTIEN : « NOUS VOUS SALUONS. ICI, IL N'Y A PAS DE PATRONS. »

Les rues de Port-au-Prince sont toujours pleines : avec un chômage de 80%, le peuple s'occupe à vendre de tout dans la rue. Les voitures s'ouvrent un chemin au son du klaxon avec un bruit infernal. Le peuple noir, d'une beauté impressionnante, se mélange avec les marques évidentes de la misère. Les ordures s'accumulent partout.

Nous voyageons à Cap-Haïtien (le CAP comme disent les Haïtiens). C'est, peut-être, la ville la plus importante du pays, du point de vu économique, et elle a été un des centres de la révolution des esclaves. La route est sinueuse et pleine de trous. Nous arrivons sept heures plus tard et nous sommes reçus dans un siège de Batay Ouvriye.

En entrant au rassemblement, beaucoup d'entre nous ont les larmes aux yeux. Quatre cent personnes, qui arborent le T-shirt bleu de Batay Ouvriye, chantent en créole sur un rythme africain. La musique fait écho dans le vaste salon : « *nous vous saluons, nous vous saluons, ici, il n'y a pas de bourgeois, il n'y a pas de patrons, nous vous saluons* ».

Assis sur la scène, ils continuent à chanter : « *Nous avons su que la bourgeoisie a armé un piège pour tuer certains des nôtres. Qu'ils viennent, nous sommes des taureaux, nous sommes forts* ». (...) La référence aux « *pièges de la bourgeoisie* » s'explique parce que, parmi les présents, il y a des représentants des sans-terre, dont deux ont été assassinés par la répression du gouvernement d'Aristide, lors d'une occupation de terres en 2002.

Toninho présente les membres de la délégation brésilienne. Eux aussi se présentent : syndicats d'ouvriers d'une industrie de limonades, d'une brasserie, ouvriers ruraux, travailleurs sans terre, associations de quartiers, étudiants. Batay Ouvriye a une force importante dans la région. Une de ses dirigeantes nous raconte que les jours de Premier Mai, ils font des manifestations qui passent par tous les quartiers ouvriers et arrivent à réunir dix mille personnes. (...)

Toninho lit la lettre et parle de l'identité de leur lutte avec la nôtre. Janira parle de la lutte du Mouvement pour la Terre, le Travail et la Liberté. Dayse fait référence à l'identité ethnique et de classe dans la lutte brésilienne et haïtienne. Je fais un hommage à ces deux morts et aux morts du PSTU au Brésil (Zé Luis, Rosa, Gildo). Aderson dit que la lutte contre les troupes va avoir une avancée après ce voyage. Plusieurs dirigeants de la région prennent la parole. Un d'eux dit qu'il faut « *combattre contre les opportunistes qui disent qu'ils parlent au nom du peuple* », comme Lula et Aristide, et il signale comment ceux-ci ont trahi les espoirs des travailleurs. Le rassemblement se termine avec une danse et des chants en créole : « *Courage, mon cœur !* ».

<BOX 6>

Jour 5

ZONE FRANCHE : ENCORE UNE FOIS, L'EXPLOITATION ET L'ARROGANCE IMPERIALISTE

Le matin, nous avons pu admirer une merveille de l'architecture mondiale : la grande forteresse faite par les Noirs libérés et non par les Européens dans les colonies. (...) La Citadelle, dans les environs de Cap-Haïtien, est une démonstration du développement inégal et combiné dans le domaine de l'architecture et de l'ingénierie militaire. Construite peu après l'indépendance de Haïti, en 1804, elle faisait partie d'une série de grandes fortifications pour la défense, au cas où la métropole essayerait

une nouvelle invasion. Elle a été conçue par un ingénieur militaire haïtien, qui avait étudié en France et avait appris les techniques les plus modernes de l'ingénierie militaire européenne. Avec ses 375 canons, elle a été construite par des dizaines de milliers de Haïtiens, pendant sept ans. C'est une expression de la force de la révolution et de la technique la plus avancée du monde en cette époque. (...)

Les Européens ne considéraient pas les esclaves comme des personnes, mais comme des choses, des propriétés, des animaux. Toutefois, les Noirs haïtiens ont mis en échec les armées des principales puissances du monde de cette époque : la France, l'Espagne et l'Angleterre. Les grands généraux noirs ont été à la hauteur des plus grands stratèges de l'époque, y compris Napoléon, et les ont dépassés. L'arrogance impériale sur les Haïtiens s'est révélée une stupidité historique (...)

Nous allons à Ouanaminthe, où se trouve la première zone franche de Haïti. Ces zones franches ont commencé sous le gouvernement d'Aristide. La Codevi est un emblème de la zone : on y fabrique des jeans pour des marques célèbres, comme Levis et Wrangler. Elle fait partie d'un conglomérat dominicain lié au Chase Manhattan. Les ouvriers reçoivent 46 dollars par mois et travaillent sous la vigilance de contremaîtres armés (selon la dénonciation du syndicat). Peu après le début de la production, en 2003, un syndicat a été organisé pour combattre ces abus. La réaction immédiate a été le licenciement de 34 activistes. Une grève de deux jours a fait reculer les patrons qui ont dû réintégrer les ouvriers : la première victoire dans la zone. Immédiatement, 370 ouvriers se sont affiliés au syndicat. Peu de temps après, l'usine a licencié les 370, et une autre lutte a commencé, pendant plus d'un an, avec des grèves et une campagne internationale qui est arrivée jusqu'aux Etats-Unis. Une alliance avec des étudiants universitaires de New York et de Los Angeles a permis un boycott des jeans de ces marques. Finalement, l'entreprise a dû reculer et réintégrer les ouvriers.

En arrivant, nous sommes allés au siège de Batay Ouvriye. Après le déjeuner, il y a eu une réunion avec environ cent personnes de la région, dont des ouvriers et ouvrières de la Codevi et du syndicat de l'entreprise. Une jeune ouvrière rapporte comment ils sont de nouveau en lutte récemment, contre le licenciement de 42 travailleurs à cause d'une grève spontanée pour salaire. Ensuite, nous avons été jusqu'à l'entreprise. A l'entrée, nous avons vu cinq ruines en bois sans parois, qui feraient paraître les pires bidonvilles brésiliens comme des palais. C'est là que mangent six mille travailleurs. Cela rappelle beaucoup le passé d'esclavage. Nous traversons un pont sur une rivière (avec le nom significatif de *Massacre*) et nous nous trouvons face à des gardiens armés qui bloquent l'entrée principale de la Codevi.

Voilà l'explication économique de toute l'occupation : les troupes sont ici pour garantir un plan économique qui inclut le bio-diesel, dans la campagne, et 18 zones franches. Ils veulent profiter de la main d'œuvre dans des conditions de semi-esclavage pour produire pour le marché des Etats-Unis, tout près de Miami. De nouveau, l'exploitation violente est combinée avec une occupation militaire à Haïti. De nouveau, l'arrogance impériale et la violence contre les travailleurs sont la règle dans ce pays.

<BOX 7>

Jour 6

NOUS SOMMES CHEZ NOUS, NOUS SOMMES A LA CITE SOLEIL

Hier, le chemin a été coupé par une rivière après un orage. Aujourd'hui, après encore huit heures de chemin, nous sommes de retour à Port-au-Prince. La fatigue commence à se manifester sur tous les visages. La dernière activité avec les travailleurs haïtiens a lieu dans un endroit très significatif : Cité Soleil, le plus grand bidonville de Haïti. C'est l'endroit le plus violent de la ville, où la

Minustah a mené plusieurs attaques très dures. Toujours avec l'excuse de la « répression contre les bandes », les troupes entrent et mitraillent les maisons des travailleurs. Un membre de Batay Ouvriye de la région nous raconte que, lors de la dernière invasion, ils sont arrivés avec des hélicoptères et des tanks. Il calcule qu'il y a eu environ 150 morts. Cette région a aussi été choisie pour y installer une zone franche. L'oppression violente a un sens économique bien clair.

Nous entrons dans la Cité. Marrom, le dirigeant de l'occupation du Pinheirinho de São José dos Campos, va visiter quelques maisons. Il revient, impressionné : ils utilisent des latrines rudimentaires et ont des tombes dans les cours. Le bus s'arrête face à l'école où aura lieu le rassemblement. La salle est vaste et est pleine avec quelque 250 personnes, bien que l'heure ne soit pas favorable (il y avait le match du Brésil contre le Chili).

Les visages sont sympathiques et gentils et on nous reçoit avec la camaraderie habituelle. Un camarade de Batay Ouvriye nous salue et dit de nous sentir comme à la maison. Effectivement, nous nous sentons entre amis, comme entre des travailleurs brésiliens. Je me rends compte comment la lutte commune casse des barrières : nous sommes chez nous à Cité Soleil, comme aucun autre étranger ne pourrait l'être. On fait la présentation des présents, comme c'est l'habitude ici. Toninho parle de la lettre. Au milieu de son discours, il dit qu'il adore son pays et le football, et qu'il sait que c'est aussi le cas pour les Haïtiens. Mais quand ils brûlent le drapeau du Brésil dans une manifestation contre les troupes, nous les soutiendrons. Il est très applaudi. Olair, un représentant du Sindsef de São Paulo, parle de sa peau noire et comment il s'est identifié avec le peuple haïtien. Sa voix est noyée dans l'émotion et nous émeut tous.

Parmi les présents, il y a la délégation de Hanes, le fabriquant le plus important de T-shirts des Etats-Unis, qui vient de licencier 600 travailleurs pour fermer l'usine ici. En outre, il refuse de payer les indemnités. Les ouvriers sont venus au rassemblement pour discuter avec nous d'une lutte en commun, non seulement contre l'occupation, mais aussi contre l'entreprise. Une des ouvrières parle, et son indignation prend de l'ampleur. Elle raconte comment ils travaillaient 12 heures d'affilées, sans droit à une pause pour le déjeuner ou pour aller aux toilettes, pour quelques 55 dollars par mois. L'usine plaçait des chaînes sur les portes pour éviter qu'ils abandonnent la ligne de production pour aller aux toilettes. Ils licencient maintenant tout le monde et ne veulent rien payer. Elle termine avec une comparaison juste : « nous sommes les esclaves modernes ». A la fin de la rencontre, nous sommes tous contents d'avoir vu la Cité rebelle. Je ne vois plus de signaux de fatigue sur les visages.

<BOX 8>

Jour 7

DERNIERE NUIT AU RYTHME DU VAUDO

Demain, nous retournons au Brésil. Pour l'après-midi, Batay Ouvriye a projeté une activité avec des organisations des droits de l'homme. Ils nous informent qu'il est probable que soient présents des groupes qui sont pour l'occupation et qui polémiquent avec nous. La discussion a eu lieu dans une grande école de Port-au-Prince (...). Quelque cent personnes ont écouté Toninho lire une fois de plus la lettre. Père Joseph a polémiqué avec ceux qui défendent la présence de la Minustah pour « combattre la violence » : il a dit que la première violence est de ne pas avoir à manger, et que le plan néo-libéral soutenu par la Minustah favorise la violence. Un paysan a dénoncé le massacre de 139 personnes, en 1987, par les grands propriétaires terriens, un massacre qui n'a jamais été élucidé (...).

Plusieurs interventions ont attaqué les troupes. Nous attendons en vain qu'apparaissent ceux qui défendent l'occupation. Finalement, une historienne, une des fondatrices du PC haïtien, a pris la parole pour défendre la présence des troupes « en attendant qu'il y aie les conditions pour la

réorganisation de l'armée ». Toninho lui répond que, si l'occupation assurait l'amélioration du pays, Haïti devrait être le pays le plus développé du monde. C'est le contraire, la catastrophe est le fruit des occupations et des dictatures pro-impérialistes qui ont gouverné durant toutes ces années.

Nous partons vite, parce que nous avons un rendez-vous culturel de premier ordre : connaître le vaudou. Le père de Raquel Dominique, le représentant de Batay Ouvriye, qui a été récemment au Brésil, est le principal prêtre vaudou du pays. Il nous a invités pour une présentation. La culture noire haïtienne tourne autour du vaudou. De là viennent la danse et la musique, ainsi qu'une partie importante de ses traditions culturelles. La religion en est seulement un aspect. Tout le reste est la base de la culture haïtienne. Le vaudou a été une partie importante de la résistance des Noirs dans la lutte contre l'esclavage et pour l'indépendance. Les réunions pour organiser la lutte étaient camouflées par la célébration religieuse, comme celle qui a organisé la première grande rébellion noire en 1791, réalisée par Burckman, un Noir gigantesque, aux alentours du CAP. (...)

Max Bouvoir a les cheveux blancs, une allure décidée et un style charmant. Gegê, professeur de São Paulo et Noir lui aussi, l'interroge à propos de l'image qui est diffusée sur le vaudou, avec des poupées perforées avec des aiguilles pour faire mal aux personnes. Max rit et dit que cela n'existe qu'à Hollywood, que c'est une invention de l'impérialisme. J'ai confirmé cette information : il n'y a rien de cela dans le vaudou. Il s'agit d'un mensonge grossier pour diaboliser la culture noire haïtienne.

Les vêtements totalement blancs rappellent beaucoup le candomblé du Brésil. Autour d'un grand arbre, comme toutes les cérémonies vaudou, les tambours battent à un rythme accéléré. La chanson et la danse commencent, pour célébrer Simbi Ogum, divinité des eaux. La chanson raconte une histoire qui vient d'Afrique. Elle raconte la traversée dans les navires négriers et leur arrivée, puis le travail des esclaves. Ils chantent en créole : « *Je ne comprends pas comment Dieu ne comprend pas comment ils nous humilient. Le jour où nous aurons le choléra, nous vomirons sur eux notre sang.* » Il y a alors ce que, dans le candomblé, nous connaissons comme l'« *incorporation d'un esprit* ». Dans le vaudou, l'« esprit » est le réveil de la conscience, la naissance d'un chef pour la lutte. Une femme rode autour de l'arbre. On place des mouchoirs dans ses bras et un grand couteau dans sa main.

Nous voyons déjà le vaudou de manière complètement différente. Voilà encore une mystification blanche et avec des préjugés contre les Noirs, au service de la domination, qui tombe par terre. Le vaudou est une culture riche et elle est utilisée de nouveau comme forme de résistance d'un peuple. Rachel, dirigeante de Batay Ouvriye, danse au milieu des femmes en blanc. Elle nous invite à danser aussi. Par la suite, toute la délégation danse. Après la danse, Gegê remercie avec émotion au nom de la délégation. Max Bouvoir l'embrasse et chante « *ibosé* » (frères). Les femmes et les hommes en blanc viennent nous embrasser en chantant « *ibosé* ».

<BOX 9>

Jour 8

LE PEUPLE HAÏTIEN RESISTERA ET VAINCRA

La voiture traverse Port-au-Prince en direction de l'aéroport (...) Je regarde une dernière fois, déjà avec un peu de nostalgie. La misère dans les rues congestionnées contraste avec les palais luxueux sur les collines. Ici, contrairement à Rio de Janeiro, la bourgeoisie vit sur les collines. En une semaine, la délégation a fait beaucoup : nous avons parlé avec les principales institutions du pays (le président, l'ambassadeur brésilien et le commandant de la Minustah). Nous avons eu un contact étroit avec le mouvement ouvrier, avec leurs luttes et avec les syndicats du CAP. Nous avons eu des conversations avec des organisations paysannes comme Cabezas Juntas (Têtes Unies) et l'organisation du CAP, où il y a eu l'assassinat de deux paysans. Nous avons parlé avec des secteurs

du mouvement populaire, comme à Cité Soleil. Nous avons eu des conversations avec des étudiants et des organismes des droits de l'homme. Et en plus, nous avons même eu un contact révélateur avec la culture haïtienne, avec l'architecture de la Citadelle et avec le vaudou.

Environ 1.200 personnes se sont réunies avec nous. (...) Il paraît que nous aurions dérangé assez et la réaction a déjà commencé. L'ambassadeur brésilien a été très irrité avec les répercussions. Il a fait savoir à Batay Ouvriye qu'il ne nous recevrait pas plus et il a annulé la réunion que nous avions hier avec les ambassadeurs latino-américains. L'ambassadeur du Chili, pays qui dispute le commandement de la Minustah, a maintenu la rencontre avec nous. Quand nous lui avons parlé, l'ambassadeur brésilien est arrivé de surprise, apparemment pour « contrôler » la conversation.

Cela ne nous dérange pas. Mais il y a d'autres réactions : la nuit même où nous avons quitté le CAP, un groupe d'hommes armés a essayé d'envahir le siège de Batay Ouvriye, mais ils ont été stoppés par la réaction des travailleurs de la région. Hier, tôt le matin, un tank et une autre voiture de la Minustah se sont arrêtés face au siège de Batay Ouvriye et sont restés là pendant toute la journée, dans une position claire d'intimidation. Dans la conférence de presse qui a clôturé notre visite, nous avons dénoncé ces manœuvres répressives. Nous avons responsabilisé personnellement l'ambassadeur brésilien et le président Préval pour toute répression contre Batay Ouvriye. (...)

L'image que nous avons gardée des Haïtiens réfute l'idéologie coloniale des occupants. Oui, car l'occupation a une stratégie économique (les zones franches et le bio-diesel), une face militaire (la Minustah) et une idéologie : « *Il est nécessaire que les troupes restent ici parce que ce peuple n'est pas capable de se gouverner seul* ». Ceci n'a rien de nouveau, c'est la mise à jour de l'idéologie coloniale qui embellissait l'esclavage, parce que « *les Noirs n'avaient pas de conditions* » autres que de se soumettre aux blancs. L'élite haïtienne et les multinationales ne craignent pas « les bandes » mais la possibilité d'une nouvelle rébellion, maintenant sous la forme d'une révolution. L'histoire de ce peuple a déjà montré que ceci est possible, et peut se répéter.

Les adieux à l'aéroport sont émotifs. Nous avons non seulement connu un peuple ici, nous nous sommes fait des amis. Le Brésil occupe déjà de nouveau nos préoccupations. Les gens de Batay Ouvriye vont faire une déclaration de solidarité avec le peuple du Morro del Aleman, à Rio de Janeiro, où la police a tué au moins 19 personnes. D'autre part, la police de Rio dit qu'ils utilisent les techniques que les troupes brésiliennes apprennent ici. En fin de compte, Haïti est ici... et là.

<BOX 10>

Après la visite de la délégation brésilienne, Batay Ouvriye dénonce une persécution

Batay Ouvriye veut communiquer à tous que, depuis la visite d'une délégation de syndicalistes brésiliens invités par nous afin de connaître amplement leurs positions sur l'occupation, l'exploitation et la domination en vigueur dans notre pays, des menaces et des intimidations ont été lancées contre notre organisation. De fait, même avant le départ de la délégation, à Cap-Haïtien, au lendemain de la réception de ces camarades et amis du Brésil par les travailleurs de la ville du Nord, un groupe d'environ dix bandits, certainement envoyés, armés avec de grands couteaux, des matraques et des pistolets, sont arrivés tard dans la nuit à notre local pour nous insulter. Ils ont essayé d'entrer dans le local, ce qui paraissait clairement être une attaque contre les camarades qui s'y trouvaient. Comme ils n'ont pas atteint leur objectif, ils ont semé la confusion pour nous intimider et ils nous ont menacés de représailles.

A Port-au-Prince, dans la matinée après la rencontre organisée à Cité Soleil par les travailleurs de Batay Ouvriye de la région avec les mêmes fins, deux voitures de la Minustah ont stationné face à notre siège de ce lieu. Nous responsabilisons aussi bien les autorités de cette force d'occupation (la

Minustah) que les autorités haïtiennes, les deux en étroite coordination avec ces forces obscures et qui, nous ayant reçu, étaient parfaitement au courant de nos activités avec la délégation brésilienne.

Yannick Etienne, de Batay Ouvriye, de Haïti